



HAL
open science

Mirsaid Sultan-Galiev, Essai autobiographique “ Qui suis-je ? ” : lettre aux membres de la Commission centrale de contrôle avec copie à I. V. Staline et L. D. Trotsky (23/05/1923)

Xavier Hallez

► **To cite this version:**

Xavier Hallez. Mirsaid Sultan-Galiev, Essai autobiographique “ Qui suis-je ? ” : lettre aux membres de la Commission centrale de contrôle avec copie à I. V. Staline et L. D. Trotsky (23/05/1923). Slovo, 2017, Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs Europe - Russie - Eurasie, The autobiographical discourse to the test of powers Europe - Russia - Eurasia, 10.46298/slovo.2017.3249 . hal-01502355

HAL Id: hal-01502355

<https://hal.science/hal-01502355v1>

Submitted on 6 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Mirsaid Sultan-Galiev, Essai autobiographique
« Qui suis-je ? » : lettre aux membres de la
Commission centrale de contrôle avec copie à
I. V. Staline et L. D. Trotsky (1923/05/23)**
Xavier Hallez

Mirsaid Sultan-Galiev, Essai autobiographique « Qui suis-je ? » : lettre aux
membres de la Commission centrale de contrôle avec copie à
I. V. Staline et L. D. Trotsky (1923/05/23)
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502355->

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango - Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Mirsaid Sultan-Galiev, Essai autobiographique « Qui suis-je ? » : lettre aux membres de la Commission centrale de contrôle avec copie à I. V. Staline et L. D. Trotsky (23/05/1923)

Xavier Hallez
EHES

Mirsaid Sultan-Galiev (1892-1940) est la figure la plus connue des révolutionnaires musulmans de Russie. Des articles lui furent consacrés dans les années 1950, à la suite desquels il servit de modèle à un certain nombre d'acteurs des mouvements anticolonialistes et anti-impérialistes en lutte pour l'indépendance¹. Cette aura lui valut d'être qualifié de « père de la révolution tiers-mondiste » par Alexandre Bennigsen, auteur d'une première biographie parue en 1986.

Son autobiographie écrite en mai 1923, dont la traduction de larges extraits est l'objet principal de cet article, est un document remarquable². Le contenu, le style,

1. Chercheur associé au CETOBAC (EHES), membre du comité de rédaction de la revue *CONNEXE : les espaces postsoviétiques en question(s)* (Université de Genève, Université Libre de Bruxelles). Séminaire à l'EHESS en 2015-2016 avec Vincent Fourniau : « Histoire du discours sur soi et des formes de représentations identitaires et collectives en Asie centrale (xvi^e-xx^e siècle) » Sujet de recherche actuel : l'évolution des structures et des pratiques politiques kazakhes entre 1868 et 1938. Thèse d'histoire soutenue à l'EHESS en 2012 : « Communisme national et mouvement révolutionnaire en Orient : parcours croisé de trois leaders soviétiques orientaux (Mirsaid Sultan-Galiev, Turar Ryskulov et Elbegdorž Rinčino) dans la construction d'un nouvel espace géopolitique 1917-1926. Contact : xnjhallez@yahoo.com

2. Le texte intégral en russe est publié dans Mirsaid Sultan-GALIEV, *Izbrannyye trudy* (Œuvres choisies), « Gasyr », Kazan', 1998, p. 446-509.

la longueur et le contexte de sa rédaction sont inhabituels dans le corpus si nourri des autobiographies soviétiques. Sultan-Galiev l'écrivit en détention. Après avoir été convoqué par la Commission centrale de contrôle du Parti communiste (CKK) le 4 mai 1923, il fut accusé d'avoir tenté « de lier tous les nationaux des régions périphériques pour la lutte contre le centre » et d'être un « élément anti-parti et anti-soviétique »³. La CKK décida de le relever de toutes ses fonctions au parti et au gouvernement. Puis, il fut emmené à la prison de la Lubjanka, en attendant une enquête plus poussée de la GPU (police d'État).

Dès le printemps 1922, les communistes orientaux avaient été soumis à une surveillance de la part de la GPU, au travers de l'opération « second parlement ». Dans ce cadre, plusieurs courriers de Sultan-Galiev furent interceptés et servirent d'éléments à charge. Il ne fut toutefois pas tout de suite inquiété. La motivation réelle de sa disgrâce fut son opposition à la ligne que Staline imposa pour la constitution de l'URSS. Sultan-Galiev réclamait notamment que toutes les républiques nationales aient le même statut et qu'elles bénéficient de plus grandes prérogatives dans la direction de leurs propres politiques économique et budgétaire. Ce débat fut virulent lors du XII^e Congrès du Parti communiste russe qui eut lieu dans la seconde moitié d'avril 1923. Le premier jour de ce congrès, Staline avait parlé à Sultan-Galiev de ces lettres compromettantes, l'incitant implicitement à revoir sa position, mais Sultan-Galiev exprima ouvertement ses critiques.

Neuf jours après la clôture du XII^e congrès, la menace de Staline fut mise à exécution. Son arrestation fut totalement inattendue pour Sultan-Galiev, qui avait toujours été considéré comme un proche de Staline. La nouvelle fut tout autant un choc pour les communistes nationaux. Il s'agissait de la première répression d'un membre important du parti. Staline décida en parallèle de convoquer une conférence du parti sur la question nationale pour le mois de juin⁴. L'objectif était officiellement d'établir des mesures concrètes pour la réalisation de la politique nationale, mais le but était tout autant de prévenir le risque de formation d'un front de communistes nationaux qui auraient pu s'unir pour faire pression sur le pouvoir

3.Extrait du protocole n°6 de la réunion du CKK RKP(b) du 4/05/1923, Bulat SULTANBEKOV, Damir ŠARAFUTDINOV. (eds.), *Neizvestnyj Sultan-Galiev : rasskreščennye dokumenty i materialy* (La part inconnue de Sultan-GALIEV : les documents déclassifiés), « Tat. Kn. Izdat. », Kazan', 2002, p. 59.

4. La conférence du Parti communiste russe, aussi appelée IV^e conférence nationale, eut lieu du 9 au 11 juin 1923. Bulat SULTANBEKOV (ed.), *Tajny nacional'noj politiki CK RKP. Stenografičeskij otčet sekretnogo IV soveščaniâ CK RKP, 1923 g.* [Les secrets de la politique nationale du CK RKP, compte-rendu sténographique de la IV^e Conférence secrète du CK RKP], « Insan », Moscou, 1992, 296 p.

Xavier HALLEZ

central et imposer une redéfinition de la ligne officielle. L'emprisonnement de Sultan-Galiev devait servir à dissuader les délégués des républiques nationales de s'opposer à la ligne voulue. La discussion sur le cas de Sultan-Galiev fut d'ailleurs mise en premier à l'ordre du jour de la conférence et aucun communiste national n'osa le défendre.

Plus largement, le contexte était celui de la succession de Lénine, absent de l'arène politique depuis 1922 à cause de son état de santé. Lénine avait écrit une lettre à l'automne 1922, dans laquelle il critiquait la politique menée par Staline. Il y remettait aussi en question sa nomination au poste de premier secrétaire du Comité central. Les autres leaders bolcheviks décidèrent de ne pas l'utiliser contre Staline lors du XII^e Congrès et il fut maintenu à son poste. Toutefois, les tensions au plus haut niveau persistèrent et Staline finit par éliminer ses principaux concurrents entre 1924 et 1926. Sans participer à cette lutte pour le pouvoir, Sultan-Galiev avait tenté d'approcher Trotsky en 1923 pour obtenir son soutien sur la question nationale. La possibilité toute relative d'une coalition entre trotskystes et communistes nationaux peut être considérée comme une des raisons de la mise au ban de Sultan-Galiev par Staline.

Sultan-Galiev fut finalement relâché quelques jours après la fin de la IV^e conférence nationale, mais il ne fut jamais autorisé à revenir en politique. Dans les deux années qui suivirent, il écrivit des lettres à Staline et eut même un entretien avec celui-ci pour obtenir sa réintégration au Parti communiste. Ses requêtes ne reçurent pas de réponse favorable. Sultan-Galiev fut au contraire arrêté à nouveau en 1928 et fut condamné à la déportation aux îles Solovki. À partir de 1923, son nom servit de parangon de la déviation nationaliste dans le discours soviétique et le « sultangalievisme » fut adossé aux dénonciations du panislamisme et du panturquisme. Lors de son procès, il fut accusé d'avoir dirigé une organisation clandestine, dont le but était la sécession des républiques soviétiques turques. En 1934, il fut amnistié et assigné à résidence à Saratov. À nouveau arrêté en 1937, il fut condamné à mort et exécuté en 1940 sur la base de chefs d'accusation identiques à ceux ayant justifié sa précédente condamnation.

Lettre aux membres de la Commission centrale de contrôle avec copie à I. V. Staline et L. D. Trotsky (19/05/1923)

Qui suis-je ?

J'étais membre du Parti communiste... membre du collège du Commissariat aux nationalités... membre du Bureau des organisations communistes tataro-bachkires... président du Comité fédéral pour les questions agraires... Je suis maintenant un simple détenu. [...]

On me présente comme le centre de gravité autour duquel s'organisèrent tous les éléments de l'Orient musulman mécontents du pouvoir soviétique. [...]

Qui suis-je donc en fin de compte ?

Je passe maintenant en revue tout mon passé et je vois que j'étais un révolutionnaire, un communiste. Je m'aperçois que je suis né de l'esclavage, de l'oppression et d'une pauvreté ancestrale. Je suis le fils d'opprimés et d'un peuple opprimé. Oui, j'étais un révolutionnaire, mais un révolutionnaire-esclave. Je l'ai toujours senti... J'avais des pensées, des sentiments, des aspirations, mais je n'ai jamais eu assez de volonté... Je me retrouvais dans ces mots d'un des grands poètes perses : « J'ai aspiré toute ma vie à la liberté/Mais toute ma vie je me suis senti un esclave. » [...]

Je me suis senti « libre » seulement au moment de la révolution d'Octobre [1917] et des premières années qui l'ont suivie. Mais du jour où l'on m'a dit : tu es un esclave et nous ne te faisons pas confiance – et cela se passa dans la troisième année après la révolution – je me suis à nouveau retrouvé dans la peau d'un esclave. De temps en temps, je revivais quand la confiance commençait à m'être accordée. Mais dès que je ressentais la plus petite défiance à mon égard, je retombais dans mon désespoir... L'on me conseilla : s'ils ne te font pas confiance, démissionne et mets-toi à l'écart. Mais je ne l'ai pas fait, car j'étais persuadé que finalement l'on me ferait confiance... Je ne peux pas être un esclave. Je veux rester et mourir révolutionnaire. [...]

Pourquoi je me suis retrouvé dans l'opposition

Comment expliquer [...] mon mécontentement ? Par la position erronée du Comité central du Parti communiste dans la question nationale ! [...]

Pourquoi n'était-il pas possible d'accepter que la seule force du prolétariat européen pouvait suffire à renverser la bourgeoisie mondiale ? Car la bourgeoisie mondiale n'était pas seulement européenne, mais justement d'une dimension internationale et supposait pour sa destruction la concentration de toutes les forces qui s'y opposaient, à savoir les forces nées des contradictions de l'exploitation de masse (le prolétariat) et de l'exploitation nationale et de classes (la puissance révolutionnaire des colonies). [...]

L'exemple de la Russie démontre la justesse de mon raisonnement. Le succès de la révolution en Russie s'explique par le fait que les intérêts du prolétariat russe, d'un côté, et la libération nationale et de classe de ses périphéries coloniales, de l'autre, se sont combinés. [...]

Pourquoi n'avons-nous pas fait confiance aux communistes turcs et les avons envoyés en Turquie seulement quand ils ne pouvaient plus agir ouvertement ? Le moment avait été propice bien avant, lorsque l'autorité de la Russie soviétique était au plus haut. Des questions analogues peuvent être posées au sujet des mou-

Xavier HALLEZ

vements révolutionnaires en Inde et en Chine. [...] Le mouvement de Kučuk khan⁵ en Perse, le renversement antibritannique en Afghanistan et les mouvements de libération nationale des peuples d'Afrique du Nord auraient aussi pu être des bases sur lesquelles s'appuyer pour organiser la lutte contre la bourgeoisie mondiale. [...] Nous avons deux types de collaborateurs au sein du parti : a) Ceux ne reconnaissant pas l'importance de la question nationale, ayant une attitude sceptique ou dans le meilleur des cas un désintérêt complet pour le travail du parti dans ce domaine et même le freinant. b) Ceux contaminés par des *a priori* impérialistes, voire chauvins russes. Ce groupe de collaborateurs combat la création d'entités nationales et lutte pour le pouvoir dans le cas de leur constitution, en s'opposant systématiquement à un accroissement de l'influence des autochtones. [...]

Est-ce que ces collaborateurs furent combattus ? Ce fut le cas par moments, mais ce combat ne fut ni permanent, ni général, ni énergique. Au contraire, ils furent parfois encouragés. [...]

Pourquoi fallait-il commencer à poursuivre sous l'accusation de nationalisme les communistes orientaux – moi, Firdevs⁶, S. M. Efendiev⁷, Ryskulov⁸,

5. Kučuk Khan (1880-1921) lança un soulèvement dans le nord de la Perse contre le pouvoir grandissant de Reza Shah Palhavi, dont l'aboutissement fut la proclamation de la république socialiste de Gilan en juin 1920. Dans une première phase, il reçut le soutien de la Russie soviétique, puis cette dernière l'abandonna, alors que des négociations étaient menées avec la Grande-Bretagne. Reza Shah liquida 6 mois après cette république et Kučuk-khan fut tué.

6. Ismaïl Firdevs (1888-1937), Tatar de Crimée, adhéra au parti bolchevik en 1917 et participa à la prise du pouvoir des soviets. En 1918, il intégra le Commissariat musulman de Russie intérieure et y rencontra Sultan-Galiev qui devint un de ses proches amis. En 1922, il entra au Comité exécutif central de Crimée, puis fut rappelé à Moscou en 1924. En août 1929, il fut arrêté et condamné dans le dossier « Milli-Firka » (parti nationaliste de Crimée). Il fut envoyé avec Sultan-Galiev aux îles Solovki.

7. Sultan-Medžid Efendiev (1887-1938), Azéri, fut un des organisateurs de l'organisation sociale-démocrate Hummet en 1904. Il prit part aux événements révolutionnaires des années 1905-1907. En 1917, il était à la fois membre du Soviet de Baku, du Comité du parti Hummet et du Comité bolchevik local. Il devint membre du Bureau central des organisations communistes des peuples d'Orient en 1919, puis retourna en Azerbaïdjan pour intégrer le Comité central exécutif, qu'il présida de 1931 à 1938.

8. Turar Ryskulov (1894-1938), Kazakh, prit la tête du Comité musulman régional du Turkestan en 1919 et devint le président du Comité exécutif central de la République soviétique turkestanaise entre 1919 et 1920. Renvoyé du Turkestan à l'été 1920, il fut nommé au Commissariat aux nationalités à Moscou. Il ne put rentrer au Turkestan qu'à l'automne 1922 et occupa le poste de président du Conseil des commissaires du peuple (SNK) turkestanais jusqu'en janvier 1924. Il devint par la suite vice-président du SNK de la République soviétique fédérative socialiste de Russie entre 1926 et 1937. Il entretint toujours des relations très distantes avec Sultan-Galiev.

H. Ūmagulov⁹ et tout un groupe de camarades de Kazan – après le second congrès des communistes d'Orient¹⁰ et constituer artificiellement en contrepoints un groupe de membres présumés de « gauche » ou « internationalistes » ? [...]

Sur la question orientale, nous disions qu'en Orient (nous entendions par-là : l'Orient frontalier, à savoir la Turquie, la Perse, l'Afghanistan, l'Inde, la Chine, etc.) il fallait soutenir les mouvements de libération nationale, tant qu'ils ne contredisaient pas la lutte de classe du prolétariat mondial. Nous agissions en même temps pour l'organisation des travailleurs des pays orientaux à l'intérieur des organisations communistes compétentes. [...]

Nous avons tort sur un point : nos exigences de fusion de la Bachkirie et de la Tatarie. La logique des choses exigeait la création non pas d'une république tataro-bachkire, mais d'une république tatare. La position du camarade Staline était totalement juste. [...] Mais, si nous nous étions trompés sur ce sujet, nous l'avons reconnu et nous nous sommes soumis à la volonté du Comité central. [...]

J'estimais que le retrait de Ryskulov et de son groupe du Turkestan n'était pas justifié¹¹. Je pensais qu'il était coupable d'erreurs et de déviations, mais qu'il était possible de les corriger d'une autre manière. Globalement, son approche pour résoudre les problèmes turkestanais était bonne : il envisageait le Turkestan comme la base de lancement de notre « invasion » de l'Orient. Sans accorder les

9. Haris Ūmagulov (1891-1937), Bachkir, appartenait à l'aile gauche radicale du Šuro (Conseil national) bachkir. Il fut élu député à l'Assemblée constituante et adhéra aussi au parti bolchevik. Proche de Validov, il présida le Comité révolutionnaire bachkir en 1919, mais fut rappelé à Moscou l'année suivante et quitta le parti bolchevik.

10. Le 2^e Congrès des organisations communistes des peuples d'Orient eut lieu du 22 novembre au 3 décembre 1919. Sultan-Galiev y présenta le rapport sur la question orientale, dans lequel il expliqua que « la révolution socialiste mondiale ne peut être réalisée sans la participation de l'Orient ». Sultan-Galiev défendit aussi le principe de la proclamation d'une république tataro-bachkire et le maintien d'une terminologie musulmane critiquée pour sa connotation religieuse. Le congrès approuva globalement les orientations de Sultan-Galiev qui fut élu à la présidence du nouveau Bureau central des organisations communistes musulmanes.

11. En janvier 1920, Ryskulov fit adopter lors de la v^e Conférence du Parti communiste turkestanais un projet dans lequel la population légitime à exercer le pouvoir dans la république devenait les peuples turkophones que Ryskulov assimilait à l'ensemble des populations musulmanes de l'Asie centrale. Son projet était d'instituer une réelle autonomie du Turkestan par rapport au pouvoir central soviétique. Il se rendit en vain à Moscou au printemps 1920 pour défendre ses idées. À son retour au Turkestan, il fut écarté de tous les postes de responsabilité et les autres membres de l'ancien Comité régional musulman furent aussi démis de leurs fonctions.

bases étatiques élémentaires au Turkestan (un Parti communiste turkestanais, une Armée rouge autochtone, un budget autonome), cet objectif n'était pas réalisable. L'on pourra me rétorquer que ce programme était panturkiste et qu'il menait à la création d'un Touran en attirant et s'adjoignant les territoires turkes limitrophes : la Kirghizie, la Kashgarie, Khiva, Boukhara et les parties turkes d'Afghanistan et de Perse. En quoi cela peut-il être terrible pour les intérêts de la révolution sociale internationale ? C'est terrible seulement pour le nationalisme russe ou pour le capitalisme d'Europe occidentale et non pour la révolution. Ce programme est un des moyens radicaux pour réveiller l'Orient colonisé et tout particulièrement dans sa partie où l'impérialisme anglais a fait son nid. Il faut bien attirer les pays d'Orient dans l'orbite de la révolution sociale internationale. [...]

L'autodétermination soviétique du Turkestan, en le transformant en un État soviétique plus ou moins indépendant avec la participation importante des travailleurs de la population autochtone, serait à mes yeux un des moyens réels et concrets de notre renforcement en Orient et en conséquence de l'entrée de l'Orient dans l'orbite de la révolution sociale internationale que nous avons initiée.

Être mécontent de certaines actions du Comité central ou même en désaccord avec ces orientations générales à un moment ou à un autre, sur une période donnée et sur une question particulière, ne signifie pas être en opposition avec lui et organiser la lutte contre lui. [...] Si nous avons lutté pour quelque chose, ce fut uniquement pour le renforcement de l'autorité du pouvoir soviétique et de notre parti dans les couches les plus larges des nationalités orientales (*narodnosti*) ou contre les courants de l'ultra-gauche¹² dans la question nationale, car ces courants n'arrivaient qu'à rejeter et éloigner du pouvoir soviétique et du Parti communiste les nationalités (*nacional'nosti*) attardées. [...]

On peut me dire : Et comment expliquer que je défendais et que je ne renonçais pas à la proclamation de l'autonomie dans la question nationale ? Je vais le dire : C'est très simple. À ce stade de développement de l'humanité, quand elle ne se constitue pas seulement de classes, mais aussi de nationalités (*nacional'nosti*) très diverses dans leur organisation socio-économique et culturelle et dans leur mode de vie, la voie pour résoudre la question nationale que j'ai mise en place et pour laquelle je me suis battu, est la seule qui soit juste.

12. Sultan-Galiev entend ici les communistes associés au courant dit « gauchiste » qui exigeait l'instauration d'une stricte dictature du prolétariat et l'adoption immédiat du communisme. Ce courant se disait internationaliste et était totalement opposé à la création de république nationale et à l'expression d'une politique nationale. Le principe de classe devait être le seul fondement à la définition de la politique soviétique et de l'orientation du Parti communiste.

J'ai tout dit et je n'ai rien caché, même au sujet de ma vie privée. Je n'ai pas caché mes pensées sur plusieurs moments de la révolution. J'ai essayé de me présenter avant mon jugement tel que j'étais réellement. Je ne demanderais qu'une seule chose : prendre en compte toutes les situations de ma vie qui ont eu des conséquences sur son développement anormal et aussi le travail révolutionnaire mené sous le tsarisme et après la révolution d'octobre. [...] Je demande à rester dans le parti [...] et plus que tout à ce que l'on me fasse confiance.

Sultan-Galiev, 19/05/1923

QUI SUIS-JE DONC ? JE VEUX ÊTRE ENTENDU

Avant la révolution : l'enfance

Je suis né en Bachkirie dans le village bachkir de Šipaevvo le 13 juillet 1892 de Ajnil'haät (fille d'un noble tatar désargenté) et de Hajdar-Galij, instituteur. Mon père n'a pas arrêté de déménager toute sa vie en tant qu'instituteur de langue russe. Ces déplacements permanents d'un bout de la Bachkirie à un autre en train ou à cheval ont développé chez moi une grande capacité d'observation et une sensibilité particulière. Mes parents étaient très pauvres.

Mon père aimait les pauvres et les aidait toujours. Il m'a transmis cette attitude. « Travaille sans relâche », me disait-il toujours et je me suis mis à aimer le travail.

De tous mes souvenirs d'enfant, ma mémoire a gardé celui du « loup » et celui de mes voyages à travers la Bachkirie. Le « loup » était un garçon de 12-13 ans, en guenilles, marchant pieds nus et ne portant pas de *tübitejka*¹³. Les autres garçons lui tombaient tout le temps dessus et le frappaient. J'avais pitié de lui et il avait une petite sœur de 5-6 ans, sale, en guenilles, hirsute et qui mangeait ses poux. Tous les enfants se moquaient d'eux. Un jour en été, je suis allé chez eux. Leur père construisait leur maison [...] et je me suis mis à les aider. Nous avons travaillé tous les quatre. Le « loup », sa sœur et leur vieux père se réjouissaient de leur future maison. J'étais moi aussi heureux.

De mes voyages, j'ai retenu cet événement caractéristique. Nous nous étions arrêtés dans un petit village montagnard bachkir. (...) Des enfants bachkirs à moitié nus se sont approchés de moi et ont commencé à se moquer de moi en disant : « Tatar... Tatar... Karga atar » (à savoir Tatar, Tatar, tireur de corbeau). [...] Ils

13. Une sorte de calotte portée traditionnellement aussi bien par les hommes que les femmes en Asie centrale, dans la région de la Moyenne-Volga et de l'Ural et en Crimée.

Xavier HALLEZ

ont pris des pierres et m'ont bombardé. J'avais 10 ans et le plus grand des enfants n'avait pas plus que 7 ans, mais néanmoins ils m'ont fait pleurer et m'enfuir.

J'ai commencé à étudier à l'âge de 6 ans et j'étais plutôt doué. Je n'ai pas pu entrer dans un *gymnasium* (lycée) par manque de moyens. C'est pourquoi j'ai étudié de 11 à 15 ans dans une *mekteb* (école) de village et que j'ai complété mon éducation musulmane. Ces cinq belles années passèrent en vain. J'y ai appris le Coran et ses interprétations, la grammaire arabe, écrite en langue perse et toute sorte d'idioties. J'étais profondément abattu de ne pas avoir pu étudier dans un *gymnasium*. J'avais une grande soif de connaissances.

Ma mère était la fille d'un noble (*myrza*) et mon père un simple Mešar¹⁴. Quand je me trouvais dans la demeure de ma famille maternelle, je comprenais la différence entre moi et mes cousins. Tous étaient issus de haut rang de la noblesse. Moi, mes sœurs et mes frères, nous étions des plébéiens. Quand nous jouions, les autres me tombaient dessus ou me harcelaient en se moquant de mes origines plébéiennes. Ainsi, la demeure familiale fut ma première école révolutionnaire, en m'enseignant la haine de classe. Et j'étais heureux d'être un simple Mešar et pas un *myrza*.

Adolescence

Mon adolescence se passa à l'école normale. J'y ai bien étudié et fus toujours le premier de la classe. À 16 ans, j'étais déjà un athéiste convaincu. Je reçus mes premières leçons de socialisme dans cette école. Mes professeurs furent A. Nasybullin (originaire d'Astrakhan et aujourd'hui vivant à Kazan et membre de l'administration vétérinaire tatare) et Auhadi Išmurzin (aujourd'hui emprisonné par la GPU (police politique) ou fusillé pour sa participation au mouvement basmatchi¹⁵). Le souvenir de la révolution de 1905 était très vivant chez eux. Nasybullin parti-

14. L'origine des Mešars est un sujet controversé. Selon les auteurs, ils sont présentés comme les descendants de Magyars, de Kumano-kipčaks ou de Finno-ougriens. Leur langue était le tatar et ils étaient musulmans. Lors du recensement de 1926, ils étaient encore mentionnés, avant de disparaître des statistiques pour être incorporés aux Tatars et aux Bachkirs.

15. Le mouvement basmatchi prend son origine dans la liquidation par le pouvoir soviétique au début février 1918 de l'autonomie dite de Kokand, qui avait été proclamée lors du IV^e Congrès des musulmans du Turkestan en novembre 1917. Une partie des acteurs de l'autonomie refusèrent de collaborer avec le nouveau régime et décidèrent de le combattre par les armes. Le mouvement basmatchi fédéra en Asie centrale de nombreuses forces opposées au pouvoir soviétique et représenta une menace très grande pour celui-ci jusqu'au début des années 1920.

cipa directement aux événements. Išmurzin était plus un rêveur et un romantique qu'un révolutionnaire concret et en conséquence, il suivit par la suite la voie du nationalisme. Grâce aux livres et aux brochures, qu'ils me prêtèrent, je me suis familiarisé avec la théorie du socialisme scientifique. Je l'ai facilement assimilée. Elle a nourri mes réflexions à la sortie de l'école normale.

La vie après les études

J'ai terminé l'école normale en 1911, puis j'ai enseigné durant les deux années scolaires suivantes dans des villages tatars. En 1914, je me suis marié et nous avons enseigné tous les deux pendant une année avant de partir pour Baku.

Nous avons lu dans un journal une annonce qui proposait des postes d'enseignantes dans un nouveau *gymnasium* musulman pour filles¹⁶. Ma femme y fut engagée comme professeur de géographie.

Ayant une expérience en tant que correspondant, j'ai postulé auprès du journal *Kaspiâ* (La Caspienne). Je n'ai pas été pris sous le prétexte que des collaborateurs musulmans travaillaient déjà pour le journal. Après trois mois, je suis parvenu à me faire embaucher dans les journaux *Baku* et *Kavkazskoe slovo* (Le mot caucasien) pour y relater la vie des musulmans et m'occuper de la revue de presse des publications musulmanes. Le premier journal était édité par la bourgeoisie arménienne, à la tête de laquelle se trouvait le bien connu Vermišev¹⁷. Il était particulièrement nécessaire de les éclairer sur la vie locale des musulmans. Or, aucun journaliste musulman local n'acceptait de travailler pour un journal arménien. Cela se comprenait étant donné le fol antagonisme national existant entre les Tatars et les Arméniens. Mon engagement eut lieu à l'automne 1915 en pleine campagne sur le front caucasien. Le journal *Baku* menait une propagande antiturque ouverte.

Au début, ma situation fut difficile et même désespérante. Quand les Tatars surent que je travaillais pour un journal arménien, ils commencèrent à me regarder

16. L'établissement scolaire mentionné par Sultan-Galiev était en réalité l'école pour filles musulmanes de Baku fondée en 1901 par le magnat azéri du pétrole Gadži Zejnag Ablin Taghiev, qui devint en 1913 l'école normale pour jeunes filles musulmanes. Elle était dotée d'un internat et les enseignements comprenaient entre autres le russe, l'azéri, l'arithmétique et la géographie. Le corps enseignant était entièrement féminin.

17. Hristofor Vermišev (1863-1933), arménien originaire de Tiflis, fut conseiller et maire de sa ville. À partir de 1909, il publia le journal en russe *Baku* et en fut le rédacteur en chef. Membre du Parti constitutionnel-démocrate, il fut ministre des Finances et de l'Approvisionnement du premier gouvernement arménien. Après l'instauration du pouvoir soviétique, il n'occupa plus aucun poste de responsabilité.

Xavier HALLEZ

de travers, me traitant comme un espion arménien. De l'autre côté, une partie de la rédaction arménienne me considérait comme un espion tatar.

Par la suite, cette méfiance passa. Les Tatars se rendirent compte que j'étais tout à fait objectif dans la description de la vie musulmane, et ils se calmèrent. Certains articles publiés dans les journaux musulmans jugeaient même que la presse et la vie musulmane étaient bien mieux rendues dans *Baku* que dans *Kaspiâ*. Pourtant, ce dernier journal avait un grand nombre de correspondants dédiés à cela. D'ailleurs, des journalistes musulmans me proposèrent à la veille de la révolution de publier ensemble un hebdomadaire en russe.

Mon œuvre littéraire

Dans tous mes écrits, une pensée sert de fil rouge : une profonde tristesse et une insatisfaction face à la vie, la volonté de « devenir Ormuzd », de transformer les êtres humains en « hommes-Ormuzd » (hommes-dieux), et la conscience « de ne pas être Ormuzd, mais un simple humain »¹⁸.

Je n'ai pas pu développer dans toute sa mesure mon talent littéraire, particulièrement poétique et dans les nouvelles, car la révolution d'Octobre intervint. Me consacrant à la révolution, j'espérais retourner à cette passion dès que le pouvoir du prolétariat aurait été consolidé.

*L'assassinat d'Orudžiev*¹⁹

Ma description aurait été incomplète si je ne m'étais pas arrêté sur la raison pour laquelle j'ai commis cet assassinat au printemps 1918.

18. D'après Sultan-Galiev, l'humanité refuse de voir les « ténèbres » vers lesquelles elle se dirige, en portant ses espoirs sur un progrès infini. Il dénomme cet état « Ormuzd l'usurpateur ». Ormuzd était censé représenter le bien, la lumière dans la religion manichéenne et il s'oppose à Ariman, l'esprit du mal. Il porte son désir sur la création d'hommes Ormuzd, qui mettraient fin au règne d'« Ormuzd l'usurpateur ». Celui-ci se manifeste dans les aspirations à la fausse liberté, à la perfection impossible, dans l'indifférence et dans l'admiration des forces trompeuses. « L'homme Ormuzd se détournerait alors de ses deux ennemis séculaires – Ormuzd l'usurpateur et Ariman – et se métamorphoserait en être humain. Et Ormuzd-homme crierait alors : Arrière, le divin ! ... Arrière, le satanique ! J'ai besoin de ce que je suis, de l'humanité !... Mais, je ne suis pas Ormuzd... Je suis un homme... » (Kul'ku-baš [Sultan-Galiev], « Â čelovek » (Je suis un homme), *Musul'manskaâ gazeta*, n° 1 (5/01/1914), Mirsaid SULTAN-GALIEV, *Izbrannyye trudy, op. cit.*, p. 55).

19. Le docteur Dževad Orudžiev, d'origine azérie, travaillait à la clinique de l'université de Moscou. Connu dans l'intelligentsia musulmane moscovite, il avait été élu à l'été 1917 à la Duma municipale pour représenter les musulmans et était proche du parti Musavat.

En 1913, j'ai rencontré une aristocrate tatare, alors que je travaillais dans la clandestinité à Ufa. Elle s'appelait Rauza²⁰. Elle était très cultivée et engagée. Elle nous aida dans nos activités, diffusant ou gardant chez elle des brochures et des tracts. Je l'ai aimée passionnément et tendrement et ses sentiments à mon égard furent les mêmes. Quand je lui ai déclaré ma flamme, elle me raconta avec une grande tristesse et des larmes la tragédie de son âme de jeune fille. Elle me raconta comment les hommes l'avaient martyrisée depuis ses 6 ans : d'abord les garçons de l'internat, où son père enseignait, puis les adultes quand elle eut 11-12 ans. Elle me relata avec terreur de quelle manière son cousin (le prince Kudašev), âgé de 5 à 6 ans de plus qu'elle, la violait. Je l'ai épousée. Quand elle se souvenait de sa sombre enfance, je la consolais et la réconfortais.

À la fin juillet 1917, j'ai appris qu'elle me trompait. Je l'ai quittée avec le cœur brisé : c'était mon premier amour et nous avons un enfant. Elle vint me voir plus tard à Kazan. Je lui ai pardonné et nous nous sommes remis ensemble. Mais était-ce une union ? Bien sûr que non...

- Pourquoi t'es-tu donnée à un autre ?
- Parce que tu ne me satisfaisais pas.
- Depuis longtemps ?
- Depuis la première fois...
- Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?
- Je ne voulais pas te faire du mal...

Je n'ai pas divorcé, ayant trop peur qu'elle ne sombre. Je me suis torturé pendant toute une année. J'avais l'impression d'être en enfer.

J'ai appris par la suite qui était cet intrigant. Après de longues réflexions, j'ai décidé de le tuer. Pourquoi ? Parce que je voulais vivre. Or, j'étais comme assassiné – moralement, spirituellement et psychologiquement.

Celui qui osa la toucher se devait de savoir, avant de le faire, que celui qu'il avait insulté et blessé, pouvait ne pas lui pardonner. De manière évidente, il n'y pensa pas. S'il y a pensé, il devait être persuadé qu'il ne lui arriverait rien.

Et j'ai assassiné Orudžiev de jour et dans son appartement. L'on m'a vu et la police se mit à ma poursuite, mais je ne fus pas arrêté. J'aurais pu ne pas me

20. Rauza Čanyševa appartenait à une vieille famille de la noblesse tatare. Elle reçut une éducation secondaire et rallia les idées socialistes. En avril 1917, elle participa au Congrès panrusse des musulmans qui eut lieu à Kazan'. Éluë au Bureau central des musulmans de Russie, elle fut déléguée aux deux congrès panrusse des musulmans en mai et juillet 1917 et participa au débat sur la condition de la femme. Entre 1917 et 1918, elle vivait surtout à Moscou, alors que Mirsaid Sultan-Galiev se trouvait à Kazan'. Après leur séparation, elle fut envoyée au Turkestan et y décéda du typhus en 1921.

Xavier HALLEZ

rendre, car personne ne me connaissait à Moscou, mais je le fis. Je ne voulais pas que l'on dise ensuite que des meurtriers se cachent parmi les communistes musulmans. Je voulais être jugé, mais il n'y eut pas de procès. Le commissaire aux affaires musulmanes, M. Vahitov²¹ (décédé) exigea que l'affaire soit classée bien que j'aie souhaité le contraire.

Je me suis séparé de ma femme et chacun de nous a suivi sa propre route.

Oui, je vous le dis, cela m'a réconforté : je ne me suis senti un véritable homme qu'après l'avoir fait. Il ne restait plus qu'une petite pensée trottant dans ma tête : je ne pouvais pas tuer la vérité même.

Mes activités révolutionnaires

Avant d'entrer dans la vie révolutionnaire, j'ai effectué un important et profond travail sur moi-même et j'ai dessiné les orientations de ma vision du monde.

La somme des impressions que j'ai eues dans ma vie et au travers de mes lectures était suffisante pour que j'élabore ma vision du monde. Mon travail dans cette direction fut facilité par le fait que je suis habitué depuis mon enfance à observer et réfléchir avec un esprit critique.

J'avais une étrange habitude : Quand je me posais une quelconque question, je me devais absolument de la résoudre avec sûreté (cette habitude date de l'école élémentaire et des problèmes d'arithmétique).

Et je « résolvais » ces questions. J'en suis venu de manière inattendue à la prise de conscience et à la pensée claire que la vie est donnée aux hommes pour en jouir, qu'elle est le plus précieux des cadeaux, qu'elle doit être estimée et qu'il faut l'aborder avec patience. La vie est courte et il ne sert à rien de la remplir de tristesse.

Néanmoins, j'ai été témoin du désespoir présent partout. J'ai vu la pauvreté, l'esclavage, l'exploitation des hommes par d'autres et j'ai observé leurs malheurs, les humiliations, leur angoisse et leur labeur insoutenable. Et mes réflexions sont

21. Mullanur Vahitov (1885-1918), Tatar, participa à la révolution de 1905 à Kazan et fut par la suite actif dans les milieux sociaux-démocrates. Il fonda en avril 1917 le Comité socialiste musulman, dont il prit la présidence. Il tenta d'unifier les forces socialistes tatars. Élu député à l'Assemblée constituante, il soutint la prise du pouvoir par les soviets et entra au Comité révolutionnaire créé après la révolution d'Octobre à Kazan. Bien qu'il n'ait pas choisi d'adhérer au Parti bolchevik, il fut nommé à la tête du Commissariat aux affaires musulmanes. Il y travailla à la proclamation d'une république tataro-bachkire et à la formation d'unités musulmanes de l'Armée rouge. Fait prisonnier lors de l'offensive blanche de l'été 1918, il fut fusillé. Sultan-Galiev l'avait rencontré lors des congrès panrusse des musulmans de l'été 1917.

allées plus loin. D'où est-ce que tout cela vient. Où sont les racines de tous ces maux ?

Tout d'un coup, j'ai compris clairement que le malheur vient de ce que les êtres humains vivent chacun pour soi.

En continuant ma pensée, je me suis demandé quelle en était la raison première. Je suis arrivé à l'idée que l'origine de tous les événements de la vie humaine sur terre se trouve dans la somme des conditions matérielles naturelles présentes sur terre (ses propres caractéristiques, sa particularité et sa dépendance vis-à-vis du Soleil, de la Voie lactée et du Monde des mondes). Je me suis penché sur ce qui est le plus terrifiant pour l'homme et les vivants en général : la mort. Je suis parvenu à la conclusion que la mort n'existe pas dans la nature.

— Le monde est éternel... Il est vieux et ne connaît ni début ni fin... Il existera éternellement, me suis-je dit.

Une fois, alors que je réfléchissais à la signification de « la singularité » (*edinica*), j'ai fait la découverte essentielle pour moi de son impossible répétition et de l'achèvement du Monde. J'ai pris conscience que le Monde est fini dans son infinité même et qu'il n'y aura jamais et nulle part aucun autre Nouveau Monde. J'ai ainsi développé la théorie suivante :

Il n'y a rien de nouveau dans le Monde. Ce qui apparaît à nouveau n'est pas nouveau, c'est-à-dire que cela existait déjà depuis longtemps sous une autre forme ou dans une autre combinaison.

J'ai réfléchi au sujet de l'homme et j'ai compris que l'homme n'est rien de plus qu'un appareil de prise de conscience du quotidien, extrêmement limité quant à ses forces nécessaires et encore plus dans les impulsions de sa volonté. J'ai observé que l'homme ne peut agir dans ses « expériences » que sur ce que sa conscience parvient à saisir. Mais, il n'arrivera jamais à cet état de conscience lui permettant de comprendre le Monde entier et la vie dans sa totalité, qui sont infinis.

Existe-t-il des limites au développement possible maximal de l'être humain ?
Oui.

J'ai trouvé une réponse complète et exhaustive dans le livre de Petr KOGAN, *la Philosophie de la social-démocratie*²², que j'ai déniché chez un bouquiniste moscovite en 1912. Je possédais peu d'ouvrages révolutionnaires. Où les trouver dans

22. Il s'agit d'articles de Joseph DIETZGEN, théoricien social-démocrate allemand, traduits et compilés par Petr KOGAN en 1907. Petr KOGAN (ed.), *Dicgen I. Filosofîâ social-demokratii: sbornik melkih filosofskih statej* (DIETZGEN J., *la Philosophie de la social-démocratie*, recueil de courts articles philosophiques), édité par I.N. Kušnerev, Moscou, 1907, 262 p.

un village ? Toute ma bibliothèque se composait du livre susnommé de Kogan, de deux livres de Kropotkine, de deux livres de Kautsky²³, de *l'Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie* d'Alphonse Thun²⁴, d'un *Mémento marxiste*, de *l'Histoire du chartisme*²⁵ et de quelques brochures diverses datant de 1905.

J'ai débuté mes activités révolutionnaires au début de l'été 1913. Cela a commencé ainsi. Au printemps de cette année-là à Ufa, j'ai fait la connaissance de l'instituteur bachkir Girej Kadračev et nous avons conversé. Nous avons polémique et j'ai découvert en lui une personnalité originale. J'avais déjà entendu parler de lui auparavant. D'après ce que je sais, il était actif dès 1905 aux côtés d'anarchistes.

Sa théorie était la suivante :

L'homme a gâché la terre. Il a détruit sa beauté naturelle et sauvage. Il ne vit pas, mais s'imagine vivre. Il pourrait et continue à gâcher la nature. Les gens, habitant la terre aujourd'hui, ne servent à rien. Ce ne sont pas des humains, mais des parasites inutiles [...]. Il faut assainir l'humanité. Pour cela, il faut éliminer tous les malades, les handicapés et les malformés, donc 99 % de tous les hommes vivant sur terre. Qu'ils se décomposent et amendent le sol. Il ne faut laisser que les plus sains, les plus beaux et les plus talentueux. La nature retournera alors à sa beauté première. L'homme sera sauvage, sain et heureux.

Je n'étais pas d'accord avec ses positions de principe, mais sa simplicité, sa résolution et le caractère révolutionnaire de sa pensée me plurent.

Deux autres camarades aussi instituteurs, A. Bogdanov et Z. Valiev, nous rejoignirent et nous décidèrent de former une « organisation socialiste tatare de combat »²⁶. (...) Nous nous sommes mis d'accord sur le programme suivant :

23. Il n'est pas possible de déterminer quels étaient ces livres. Les œuvres de Pierre Kropotkine, le plus célèbre théoricien anarchiste russe du début du XX^e siècle, étaient largement diffusées. De même, de nombreux livres et brochures de Karl Kautsky, théoricien marxiste allemand qui s'opposa à la ligne bolchévique, furent publiés en russe à partir des années 1880.

24. L'œuvre originale d'Alphonse (Alfons) Thun, publiée à Leipzig en 1883, existe en deux traductions russes et fut rééditée jusqu'au début des années 20 : Alfons TUN (sous la rédaction de L. Šiško), *Istoriâ revolúcionnogo dvíženîâ v Rossii* [Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie], «Zemlá i volá», Saint-Petersbourg, 1902, 394 p. ; Alfons TUN (sous la rédaction de Plekhanov), *Istoriâ revolúcionnogo dvíženîâ v Rossii*, « Tip. Ligi russkoj rev. social-demokratii », Genève, 1903, 331 p.

25. Robert GAMMEDŽ [Gammage], *Istoriâ čartizma* [l'Histoire du chartisme], « Delo », Saint-Petersbourg, 1907, 506 p.

26. La dénomination donnée par Sultan-GALIEV se calque sur celle de l'organisation de combat socialiste révolutionnaire qui organisa des attentats en Russie entre 1901 et 1908.

- . Le remplacement de la monarchie par une république démocratique ;
- . Le transfert des grandes propriétés aux paysans ;
- . Le transfert des usines aux ouvriers ;
- . L'autodétermination nationale des régions périphériques.

Au début de la [Première] Guerre [mondiale], notre organisation se dispersa. Je ne parvins pas, malgré tous mes efforts, à entrer en contact avec l'organisation bolchevik, car elle était clandestine. Je ne souhaitais pas me lier aux mencheviks et seules des organisations nationalistes existaient chez les musulmans.

Au moment de la révolution de février [1917], j'ai organisé [à Baku] un « Soviet des musulmans de la Volga » (il y en avait près de 9 000). Après mon départ, il tomba, je crois, sous l'influence des nationalistes et fut dissout.

Je suis arrivé à Petrograd pour occuper le poste de secrétaire de l'Ikomus – le Comité exécutif du Conseil panrusse des musulmans²⁷. J'avais été invité par Ahmedbek Calikov²⁸ (menchevik de gauche). J'ai accepté cette fonction uniquement dans le but de ressusciter mon ancienne organisation et utiliser pour cela l'appareil de l'Ikomus. Je n'appartenais à cette période à aucun parti russe officiel. J'étais sympathisant bolchevik. J'appris par hasard que Girej Kadračev était vivant et qu'il se trouvait en Crimée. Je lui ai écrit pour l'appeler à Petrograd. Il vint avec une requête des Tatars de Crimée au sujet de la constitution de troupes tatares. Nous avons établi tous les deux un plan pour nos activités politiques. Il a choisi d'agir en Crimée et moi à Kazan, car cette ville devenait le centre politique des Tatars de la Volga. Notre plan d'action était le suivant : la formation de fractions bolcheviks dans les comités socialistes musulmans ; le regroupement autour de soi des socialistes musulmans de gauche de façon à les écarter des nationalistes tatars.

27. Lors du premier congrès panrusse des musulmans à Moscou en mai 1917, un Conseil panrusse des musulmans fut élu qui choisit dans ses rangs les membres d'un Comité exécutif (Ikomus). Ces deux organes s'étaient vu attribuer par le congrès panrusse « l'entière représentation nationale et la direction de la vie politique de la population musulmane de Russie ». L'Ikomus fut dissout par le pouvoir soviétique en mai 1918.

28. Ahmedbek Calikov (1882-1928), Ossète, montra une grande activité de propagande et de coordination des différents comités sociaux-démocrates dans le Nord-Caucase, défendant la renaissance nationale des musulmans. Membre de longue date du parti menchevik, il fut élu au Soviet de Petrograd après la révolution de février 1917. Il devint le président de l'Ikomus et défendit toujours une vision unitariste face aux fédéralistes. Refusant de collaborer avec le pouvoir soviétique, il finit par émigrer.

Mullanur Vahitov, fondateur et leader du Comité socialiste musulman, approuva notre plan d'action. [...] Je suis parti pour Kazan le 12 juillet, juste après la défaite des bolcheviks lors des journées de juin (je n'étais pas encore officiellement membre du parti bolchevik, mais je me considérais comme tel de toute mon âme et de tout mon corps).

Mes activités révolutionnaires après octobre

Notre tâche principale après la révolution d'octobre fut d'empêcher une attaque du pouvoir soviétique par la bourgeoisie tatare naissante et active.

Lors de l'ouverture du [second] congrès [des soldats musulmans]²⁹, je fus chargé du discours programmatique au nom du Comité socialiste musulman. Je prévins le congrès que les socialistes révolutionnaires et les mencheviks défaits organisaient la contre-révolution et qu'ils voulaient instrumentaliser les mouvements nationaux des peuples exploités de Russie pour lutter contre le pouvoir soviétique. J'ai démontré qu'ils étaient armés et financés par le capital anglo-français. J'ai appelé le congrès à ne pas succomber aux provocations des socialistes révolutionnaires et des mencheviks et à ne pas rompre son amitié avec le pouvoir soviétique.

En même temps, un travail opiniâtre était mené parmi les ouvriers. Des meetings étaient organisés pratiquement tous les deux jours. Les ouvriers y adoptaient des résolutions sur la non-reconnaissance du Parlement national³⁰.

L'atmosphère à Kazan était tendue. La bourgeoisie russe et tous nos ennemis – socialistes – révolutionnaires, mencheviks et même les Cent-noirs russes, incitaient les musulmans à proclamer un khanat tatar. Le Parlement national adopta un décret sur la création de l'État de la Moyenne-Volga et de l'Ural méridional, comprenant les territoires des actuels Tatarstan, Bachkirie et les *oblast'* (régions) tchouvache et marii. [...] Il fallait l'empêcher.

Nous décidâmes de prendre des décisions fermes. La fraction bolchevique devait quitter le [second] congrès [des soldats musulmans] et fonder le Commissariat musulman, seul organe révolutionnaire légitime des musulmans. Le

29. Le 11^e Congrès des soldats musulmans se déroula avec intermittence entre le 8 janvier et le 3 mars 1918.

30. Le Parlement national, en tatar *Millet medžilis*, se réunit à partir de la fin novembre 1917 à Ufa et était censé représenter l'ensemble des musulmans de Russie. Sa convocation avait été décidée par le 11^e Congrès panrusse des musulmans afin de préparer l'autonomie nationale. Le *Millet medžilis* adopta le 22 novembre une résolution sur la création d'un État de l'Idel-Ural, Idel étant la dénomination turke de la Volga. En parallèle, le *Millet medžilis* se refusa à reconnaître le pouvoir des soviets.

congrès devait être dissout et le Harbi Šuro³¹ liquidé. Je fus nommé commissaire musulman.

La tension se renforça. Les leaders du congrès décidèrent de proclamer l'État d'Idel-Ural, afin de nous couper l'herbe sous les pieds. Le comité régional de Kazan du parti bolchevik convoqua une réunion extraordinaire, à laquelle moi et Said-Galiev³² participèrent. La question posée était celle de notre attitude. [...] Le camarade Said-Galiev ne souhaitait pas intervenir contre la proclamation de la république [l'État d'Idel-Ural], car, selon lui, ces leaders ne pourraient de toute façon pas assumer le pouvoir.

Je pensais, au contraire, que si nous les laissions faire, il serait ensuite trop tard pour corriger la situation. Je m'appuyais sur les analyses suivantes :

- . a) L'acte même de la proclamation de l'État tatar pouvait provoquer un renversement de l'attitude de la population tatare en faveur des nationalistes ;
- . b) Nous ne pouvions pas alors entrer en conflit armé, car en premier nous n'avions pas de troupes suffisantes à Kazan et en second, le Harbi Šuro aurait pu, en déclarant la mobilisation générale, compter sur près de 60 000 soldats tatars à Kazan seulement ;
- . c) Les nationalistes auraient pu immédiatement entrer en contact avec Ufa et Orenburg (il y avait là-bas de 10 à 12 000 soldats tatars) et y soulever une rébellion qui aurait pu se propager plus loin en Orient : en Kirghizie [l'actuel Kazakhstan], au Turkestan, à Astrakhan et en Azerbaïdjan.

J'ai proposé d'empêcher la proclamation d'un État par les nationalistes, en arrêtant préventivement leurs principaux leaders.

L'arrestation des leaders du [Harbi] Šuro provoqua le soulèvement des unités tatares de la ville [de Kazan]. La population tatare rebelle prit d'assaut un entrepôt d'armement et s'empara de 20 000 fusils et de nombreuses munitions.

31. Le Harbi Šuro ou Conseil national panrusse des soldats musulmans était l'organe exécutif élu lors du congrès des soldats musulmans.

32. Sahib-Garej Said-Galiev (1894-1939), Tatar, adhéra dès mars 1917 au Parti bolchevik. De 1918 à 1919, il occupa le poste de commissaire aux nationalités du Soviet de Kazan'. Lors du congrès constitutif de la République tatare en septembre 1919, il fut élu président du SNK. Puis à l'été 1921, il fut désavoué au Tatarstan et fut nommé à la présidence du SNK de Crimée. Le conflit fut particulièrement virulent entre Said-Galiev et Sultan-Galiev, dont les lignes politiques étaient antagonistes. Said-Galiev appartenait au courant dit « gauchiste ».

Il était nécessaire de prendre une décision rapide pour liquider ce conflit à notre profit. Et la solution à ce problème dépendit de l'attitude du centre politique, à savoir de moi-même.

Est-ce que ce conflit était utile au pouvoir soviétique ? Sans aucun doute, non. Au même moment, le Kaiser [allemand] lançait une offensive à l'ouest [de la Russie]. Les conflits en Crimée, au Turkestan, en Bachkirie et ailleurs avaient développé l'hostilité des musulmans à notre égard. Et, un conflit avec les Tatars de la Volga aurait été encore bien plus dangereux que dans les autres régions : ils savaient combattre³³ et ils auraient pu en cas de nécessité nous opposer plusieurs centaines de milliers de soldats en quelques jours. Nous n'avions alors pas encore d'Armée rouge.

J'ai proposé d'essayer de prévenir un conflit armé ouvert et de commencer des pourparlers de « paix » avec les représentants du [second] congrès [des soldats musulmans].

Suite à des négociations avec les envoyés du congrès, une sortie idéale à cette délicate situation fut trouvée. L'accord fut atteint aux conditions suivantes :

Le Harbi Šuro et le congrès des soldats musulmans doivent se dissoudre et la totalité du pouvoir est transférée au commissariat musulman ;

Toutes les forces armées du Harbi Šuro doivent passer sous le commandement du commissariat musulman ;

Les représentants du Šuro renoncent à proclamer l'État Idel-Ural, attribuant ce droit aux soviets de la Moyenne-Volga et de l'Ural méridional ;

Les leaders du Harbi Šuro sont démis de toutes leurs fonctions et s'engagent à ne pas prendre les armes contre le pouvoir soviétique.

La suite des événements ne fut pas dangereuse pour nous. La constitution de la « République au-delà de la Bulak »³⁴ dans la partie tatare de la ville ne présenta pas de réel défi. Nous avions la capacité de liquider les restes du mouvement nationaliste.

La proclamation par le Centre [Moscou] du règlement sur la république soviétique tataro-bachkire nous procura une arme morale pour combattre les partisans

33. Les populations allogènes du Turkestan étaient dispensées du service militaire auquel étaient soumis les Tatars de la Volga. Les Bachkirs et les Tatars de Crimée se trouvaient par contre dans la même situation que les Tatars de la Volga, mais leur nombre était moindre.

34. Le II^e Congrès panrusse des soldats musulmans décida de se déplacer dans la partie tatare de Kazan', qui était séparée de la ville russe par la rivière de la Bulak. Si l'État Idel-Ural' ne fut pas proclamé, un Commissariat populaire musulman fut nommé par le congrès. Ce commissariat contrôlait la partie tatare. Des postes de gardes furent positionnés sur les ponts reliant les deux parties de la ville. Dans l'historiographie, la période, qui s'ouvre ainsi et qui dura jusqu'à la fin du mois de mars 1918, est connue sous le nom de « république au-delà de la Bulak » (*Zabulačnaâ respublika*).

du Šuro. Par ailleurs, nous avons commencé à former l'Armée rouge et des bataillons musulmans. Nous avons reçu l'apport de quelques unités de marins venant de Moscou. Et, la république au-delà de la Bulak, qui coupa de nous la partie tatare de la ville pendant près d'un mois, tomba presque sans combat. [...] La résistance de la bourgeoisie tatare fut définitivement liquidée.

Encore une fois, je fus au cœur des événements de juillet 1918, lorsque la rébellion dite de la garnison éclata à Kazan après la prise de Samara par les Tchécoslovaques³⁵. Le destin du pouvoir soviétique à Kazan et en conséquence dans toute la région de la Moyenne-Volga dépendit de mon énergie et de ma volonté.

Pendant les deux mois de mon absence à Kazan (j'étais venu à Moscou pour une conférence sur la question tataro-bachkire et fus emprisonné un mois à la suite de l'assassinat d'Orudžiev), le travail parmi les Tatars fut réduit à néant. Said-Galiev avait été nommé commissaire aux affaires musulmanes de la région de Kazan après mon arrestation.

Une semaine avant la rébellion, Said-Galiev « partit » pour Ufa (c'est seulement après la liquidation de la rébellion que nous nous aperçûmes qu'il n'était parti nulle part et qu'il se cachait dans sa chambre).

Nous fûmes au courant de la préparation de la rébellion seulement la veille. La situation était la suivante : toutes les unités de l'Armée rouge (environ 7 000 hommes) étaient prêtes à se soulever contre le pouvoir soviétique.

Il fut décidé d'empêcher par tous les moyens le bataillon musulman de rejoindre les rebelles. Après la réunion du Soviet, je me dirigeai vers l'état-major du bataillon.

J'y ai parlé de manière sévère et dure. Je voulais enflammer leur cœur à chacun de mes mots. Je les ai accusés de lâcheté et de faiblesse et j'ai terminé en leur disant que je les fusillerais tous sur-le-champ s'ils ne me jurèrent pas qu'ils iront... Pâles et tremblants d'émotion, ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à exécuter tout ce qu'on leur ordonnerait.

Décrivant mon rôle dans l'essor de la révolution en Moyenne-Volga et dans l'Ural, je ne peux pas passer sous silence encore deux moments lors desquels les succès du pouvoir soviétique dépendirent grandement de mon énergie, de mon

35. Une légion tchécoslovaque fut créée en 1917 en Russie avec des prisonniers de l'Empire Austro-Hongrois. Au printemps 1918, ses soldats étaient en train d'être acheminés par le Transsibérien vers le front français. Le pouvoir bolchevik tenta de les désarmer et la légion se rebella. Elle s'empara de nombreuses villes tout au long de la ligne de chemin de fer et combattit du côté des Blancs.

dévouement et de mon honnêteté. Ce sont mes efforts pour permettre le ralliement des Bachkirs au pouvoir soviétique en 1919 et mon activité à Kazan au sein de la 2^e armée lors de l'offensive de Kolčak³⁶.

Il me semble que c'était en 1920. Le camarade Staline me parla sur un ton énervé pour me dire que j'avais adressé des informations erronées sur la Bachkirie [lors des négociations en 1919]. Il me fut très douloureux d'entendre cela justement de la part du camarade Staline. Et au lieu de lui répondre, je me suis tu. Je me suis seulement dit à moi-même : Quelle information erronée ai-je bien pu lui envoyer ? Cette défiance à mon égard me fut très difficile à supporter. Au moment où je m'apprêtais à partir avec le camarade Zinoviev à Baku au Congrès des peuples d'Orient, Staline intervint et le Politbûro du Comité central décida de me laisser à Moscou, alors que le travail politique en Orient avait été tout au long de la révolution mon rêve le plus cher.

Je veux maintenant m'arrêter sur cette question. Je confirme que je suis prêt à tout abandonner y compris la vie si l'on ne croit pas que j'étais totalement blanc et honnête dans mes contacts avec les Bachkirs lors des négociations à Ufa (janvier-février 1919).

Partant pour Ufa avec un mandat du Comité central, je reçus l'ordre ferme du camarade Staline d'entrer en contact avec les Bachkirs et de les informer que le pouvoir soviétique ne s'opposerait pas à la création de l'autonomie complète de la Bachkirie. Je devais obtenir à tout prix le ralliement des Bachkirs au pouvoir soviétique. J'ai rempli cette mission, tout en rencontrant des obstacles. En quoi consistaient-ils ?

Au sein des collaborateurs tataro-bachkirs, il existait des groupes opposés à la création de la Bachkirie et il y en avait aussi parmi les camarades russes³⁷.

Les socialistes révolutionnaires de gauche tataro-bachkirs étaient contre la création d'une Bachkirie autonome (et non contre une autonomie tataro-bachkire), car ils avaient exigé la constitution d'un État Idel-Ural (Tatarie et Bachkirie) au moment de la révolution de février et dans les premiers jours de celle d'octobre.

Pour expliciter la situation dans la question bachkire, j'ai convoqué une réu-

36. Aleksandr Kolčak (1873-1920), amiral russe, fut choisi pour occuper le poste de ministre de la Guerre du gouvernement provisoire sibérien nommé en septembre 1918. Le 18 novembre de la même année, il réalisa un coup d'État à Omsk et s'empara du pouvoir en Sibérie. Il se présenta comme l'autorité suprême de la Russie et défendait le principe de la Russie une et indivisible. Au début de l'hiver 1919, Kolčak fut arrêté par les soviétiques à Irkutsk et fut fusillé quelques mois après.

37. Sultan-Galiev omet son propre engagement pour la création d'une République tataro-bachkire depuis 1918.

nion avec les socialistes révolutionnaires de gauche. Au début, ils étaient contre la proclamation d'une autonomie particulière pour les Bachkirs. Mais quand je leur ai expliqué la nécessité historique du compromis sur la république tataro-bachkire en faveur des Bachkirs, ils acquiescèrent.

Le deuxième groupe opposé à la création de la Bachkirie comprenait des communistes tatars venant de Kazan et se présentant comme des internationalistes. Ce groupe était en plus des détracteurs de la République tataro-bachkire et attaquait avec acharnement les socialistes révolutionnaires de gauche tataro-bachkirs. Après mon premier télégramme adressé au camarade Staline sur la désorganisation engendrée par ce groupe, le Comité central ordonna aussitôt que ses membres soient mis à sa disposition à Moscou. [...] Il apparut que ces camarades avaient monté une organisation, qui terrorisait la population musulmane et exerçait un racket au nom du Comité central.

Le troisième groupe était composé de communistes tatars venant d'Orenbourg [...], qui étaient des opposants de principe à la question nationale et qui s'appelaient boukhariniens. Il présentait un grand danger dans les négociations avec les Bachkirs [...] et ce fut effectivement le cas. Les troupes bachkires rallièrent le pouvoir soviétique dans une zone contrôlée par la première Armée, c'est-à-dire dans la zone où se trouvait justement ce groupe. Elles furent persécutées et au lieu de les utiliser contre Kolčak, elles furent désarmées et les soldats furent renvoyés chez eux.

Pourquoi m'attribuer le choix de certaines unités bachkires de retourner aux côtés de Kolčak ? Je ne sais pas. Si quelqu'un était coupable de cela, [...] c'étaient ceux qui n'avaient pas compris la signification essentielle de la question bachkire pour la révolution à ce moment précis et qui par leurs actions inconsidérées jouèrent le jeu de Kolčak.

Je ne m'attarderais pas plus sur mes différentes activités depuis la révolution d'octobre. Je vais seulement récapituler les fonctions que j'ai occupées :

- . Membre de l'état-major révolutionnaire de la région de Kazan au moment de la révolution d'Octobre ;
- . Commissaire aux affaires musulmanes de la région de Kazan (février-avril, juin et août 1918) ;
- . Secrétaire puis président du Comité socialiste musulman de Kazan (juin 1917-juillet 1918) ;
- . Commissaire des musulmans de Russie intérieure (septembre 1918-mai 1920) ;

- . Président du Collège militaire central musulman (septembre 1918-novembre 1920) ;
- . Membre du collège du Commissariat aux nationalités (depuis mai 1920) ;
- . Représentant de la république tatare ;
- . Représentant de la Crimée (mars-août 1921) ;
- . Président du Comité fédéral pour les questions agraires (depuis novembre 1922) ;
- . Membre, puis président du Bureau central des organisations communistes des peuples d'Orient (de novembre 1918 à 1921).
- . Le Comité central du parti en est parfaitement au courant...

Bibliographie

BENNIGSEN, Alexandre, LEMERCIER-QUELQUEJAY Chantal, *Sultan-Galiev le père de la révolution tiers-mondiste*, Paris, Fayard, collection « Les Inconnus de l'histoire », 1986.

SULTANBEKOV, Bulat, (ed.), *Tajny nacional'noj politiki CK RKP. Stenografičeskij otčet sekret'nogo IV soveščaniâ CK RKP, 1923 g.* [Les secrets de la politique nationale du CK RKP, compte rendu sténographique de la IV^e Conférence secrète du CK RKP], « Insan », Moscou, 1992.

SULTANBEKOV, Bulat, ŠARAFUTDINOV, Damir, (eds.), *Neizvestnyj Sultan-Galiev : rassekrečennye dokumenty i materialy* [La part inconnue de Sultan-Galiev : les documents déclassifiés], « Tat. Kn. Izdat. », Kazan', 2002.

SULTAN-GALIEV, Mirsaid *Izbrannye trudy* [Œuvres choisies], « Gasyr », Kazan', 1998.

Résumé : cet article présente de larges extraits traduits de l'autobiographie de Mirsaid Sultan-Galiev (1892-1940), écrite en détention en 1923. Sultan-Galiev fut un des plus connus et des plus influents communistes musulmans de Russie

entre 1918 et 1923. Sa disgrâce fut provoquée par son opposition à la politique nationale stalinienne lors du débat sur la future constitution de l'URSS. Il fut accusé d'avoir tenté « de lier tous les nationaux des régions périphériques pour la lutte contre le centre » et d'être un « élément anti-parti et anti-soviétique ». Sultan-Galiev écrivit une longue et originale autobiographie, intitulée « Qui suis-je ? » pour justifier sa position et démontrer son engagement révolutionnaire. Elle est introduite par une lettre adressée à la Commission de contrôle centrale du Parti communiste et à Staline et Trotsky, dans laquelle il analyse la politique nationale soviétique et les raisons de ses désaccords avec la ligne officielle.

Abstract: This article introduces extended extracts, translated into French, of Mirsaid Sultan-Galiev's autobiography written in prison in 1923. Sultan-Galiev (1892-1940) is the most well-known and most influential Muslim communist from Russia over the period 1918-1923. His disgrace was provoked by his refusal of Stalin's national policy during the discussion on the future USSR's constitution. He was accused for making an attempt « to unify all Nationals from the peripherals against the Centre » and to be « an anti-party and anti-soviet element ». Sultan-Galiev wrote a long and singular autobiography, entitled « Who am I ? », in order to justify his positions and to demonstrate his revolutionary commitment. It is preceded by a letter addressed to the Central Control Commission of the Communist Party and to Stalin and Trotsky, where he analyses the soviet national policy and explains his disagreements with the official line.

Абстракт: В статье представлены главные выдержки автобиографии Мирсаида Султан-Галиева (1892-1940) написанные им в заключении в 1923 г. и переведенные на французский. Султан-Галиев был одним из наиболее известных и наиболее влиятельных мусульманских коммунистов России между 1918 и 1923 гг. Его оппозиция сталинской национальной политике во время обсуждения будущей конституции СССР спровоцировала его попаданием в опалу. Он был обвинен в том, что пытался «связать всех националов из окраин для борьбы против центра » и быть «анти-партийным и анти-советским элементом». Султан-Галиев написал длинную и оригинальную автобиографию « Кто же я ? » чтобы оправдать и доказать свою революционную позицию. К ней предложено письмо, направленное в Центральную Ревизионную Комиссию Коммунистической партии, а также Сталину и Троцкому, в котором он анализирует советскую национальную политику и причины своих несогласий с линией партии.